



**QUE SIGMUND ME
PARDONNE**

Guy MASAVI

A

Que Sigmund me pardonne

Guy MASAVI

Oeuvre publiée sous licence

Image de couverture : <https://pxhere.com/en/photo/1286543>

En lecture libre sur Atramenta.net

Que Sigmund me pardonne

Vous allez pénétrer dans les tréfonds d'une caverne, pas n'importe laquelle, celle de ma mémoire, de mon histoire. De son début.

Ça commence quand au fait ?

Difficile à dire. Je pense vers 3 ans.

Dans les images qui refluent, je vois tout en grand. Les grands sont très grands. Les petits ne sont pas des grands !

Premier stade de la construction de la personnalité d'un futur auteur perspicace !

Deuxième stade : il existe des mamans et des papas. Là, passons, rien que de très banals. Les papas ont des pantalons et les mamans des cheveux longs et des jupes.

Le sens de l'observation de l'artiste se dessine là.

Il existe des petites mamans qui ont aussi des cheveux longs et des jupes, elles fréquentent ma cour de récréation et ma classe. Elles ne jouent pas aux mêmes jeux que moi, sauf à papa-maman. Elles restent souvent entre elles. J'aime bien être entre elles.

Je suis raide dingue de l'une.

Elle s'appelait Corine et, croyez-le ou pas, c'étaient des lustres avant l'événement incroyable que je vais vous décrire plus loin.

À cet âge-là, soit 3 ans, chaque année de notre mémoire paraît des siècles. Elle vient du big-bang de notre naissance à l'infiniment lointain de notre avenir. On dessine des jalons pour préciser les dates, la maternelle en est un. Par chance là, c'est facile, il y a les petits, les moyens, puis des grands. Peut-on faire repaires plus simples ?

La classe des petits, je la visualise très bien, même la disposition des tables quasi au ras du sol. La maîtresse a disparu de ma proto mémoire.

La classe des moyens était un baraquement en bois, je ne l'ai que peu fréquentée, la maîtresse était une peau de vache selon ma mère, et elle m'a suggéré de prendre des congés cette année-là. Je ne me suis pas fait prier. Ma mère était institutrice dans l'école des très grands, elle était donc bien placée pour juger de ses collègues peaux de vache ou pas. J'en ai gardé un goût immodéré pour les vacances que je n'ai jamais prises à cause de mon métier.

J'étais le petit dernier d'une fratrie dont l'avant-dernier avait douze ans de plus que moi, ma sœur vingt ans et mon frère aîné vingt-deux. Des vieux...

Revenons à notre maternelle dont la cour, je le précise, s'étalait presque sous mon balcon.

De la classe des grands, vous allez rire, je ne me rappelle que du nom de ma maîtresse : Me Hilaire. Sa silhouette, ses cheveux longs qui ne laissaient aucun doute sur son genre maman. Elle bataillait pour me faire tracer des courbes bizarres entre deux traits horizontaux. Le début d'un calvaire qui s'appela plus tard orthographe et grammaire.

Je n'en garde pas un bon souvenir de cette classe, c'est là où j'ai découvert le stylo rouge, la marge et le mot travail. Pff ! Pas un bon souvenir, non...

Mais revenons à Corine ! Une petite maman que nous appellerons fille avec un visage d'ange. C'est marrant les anges n'ont pas de sexe, vous comprendrez pourquoi plus loin.

C'est sa frimousse qui m'a fait craquer, son visage que je trouvais beau, plus beau que celui des autres du même genre à jupes et cheveux longs et de mon format miniature.

Elle était belle, je ne la quittais pas des yeux, j'aurai voulu qu'elle me parle et m'admire, j'avais envie de la toucher et de l'embrasser sur la joue. Ce que je fis un matin lors d'une projection de dessins sur écran avec un appareil qui ferait le bonheur d'un collectionneur.

C'était un jour pluvieux où la classe se serrait dans une étroite salle obscure et sur de petits bancs. Ça sentait le ciré bleu, le caoutchouc de nos bottes et le mouillé de nos cheveux.

On nous projetait les canards et les cochons de la ferme. Bref, des dessins, métaphoriquement parlant, d'un érotisme furieux. Est-ce pour cela que je l'ai tenue par l'épaule tout le long de la séance, ma Corine ?

De ces instants, j'ai un merveilleux souvenir de félicité et de bonheur, sans érection.

Elle n'a pas repoussé ma main, il n'y avait pas de raison, elle n'en voyait pas parce qu'elle ne partageait sûrement pas mon émoi.

Mais je garde cette réminiscence comme authentique, trop de détails la corroborent, probablement la plus ancienne de ma vie, avec un rêve...

Un rêve qui se situe non loin dans le temps du frisson amoureux décrit plus haut. Ce songe est resté gravé dans ma mémoire, je m'en souviens comme si c'était hier.

Je suis devant un canapé dans le salon de mon enfance, seul avec Corine, et je l'invite à s'asseoir près de moi avec le désir intense de dormir avec elle. Dormir, oui ! Car à cet âge innocent, j'imagine que faire l'amour c'est dormir avec la maman de mon cœur.

Le désir de pioncer est intense au moment où elle s'assoit à mes côtés. Soudain, mes neveux et ma nièce font irruption dans la pièce et revendiquent aussi une place dans le canap. Oui, quand on est le dernier d'une fratrie dont l'aîné a vingt-deux ans de plus que vous, il arrive que le tonton soit plus jeune que ses neveux.

S'ensuit une course autour du sofa dont Corine est le témoin ahuri. La course est sans fin, elle s'achèvera avec le sommeil paradoxal d'une nuit de mes 3 ans.

Le souvenir de ce rêve a étonnamment persisté, témoin du trouble que me procura cette frustration onirique d'une sensualité délirante.

Détail amusant, j'ai flirté avec Corine vers l'âge de quatorze ans,

soit une éternité plus tard. Ben, ça ne m'a pas laissé de souvenir très précis, ni procuré de frissons amoureux intenses.

Mais revenons à l'objet de ce récit proto-autobiographique. J'ai 5 ou 6 ans, je vis une vie de fils unique de par l'écart d'âge que j'ai avec ma fratrie qui a quitté la maison.

Je dors dans un petit lit cage en bois à côté de celui de mes parents. J'ai le souvenir précis du crépi de tapons secs étalé à l'abri des regards sur l'une des parois, fier de cette pêche d'humeurs caoutchouteuses prélevées dans mes narines. Elle devenait miraculeuse pendant les rhumes.

Je ne connais alors de l'anatomie intime des mamans que le dos de ma mère. Je l'observe en cachette quand elle s'assoit au bord du lit pour s'habiller et pour verrouiller deux bonnets blancs étranges destinés sûrement à cacher des trésors au-devant.

Je ne crois pas si bien penser, mais je n'ai pas été allaité et je n'ai donc aucune idée de l'existence des seins chez les mamans à part ces mystérieuses merveilles qu'elles cachent sur leur thorax et qui font saillie sous leurs chemises, ou se découvrent discrètement à la faveur d'un décolleté.

Je n'ai alors aucune curiosité ni attirance pour ces corps de grandes mamans.

Que Sigmund me pardonne...

Si j'ai un pénis qui parfois se durcit quand je le tripote, il ne fait aucun doute que les femmes ont le même et que leurs seules particularités sont leurs cheveux longs et leurs jupes.

À cette époque très reculée, nos toilettes se situaient sur le petit palier d'un escalier extérieur très raide. Un petit coin suspendu en somme d'où l'écoulement tombait directement par un volumineux conduit en ciment dans une fosse au-dessous. Un camion-citerne venait la vider épisodiquement dans le bruit et la puanteur.

Ce n'est que quelques années plus tard que mes parents transformèrent la maison de fond en comble, installant de confortables WC intérieurs, le tout-à-l'égout et... la première

télévision dans le salon.

C'est aussi sur ce petit palier externe, en passant et sans le vouloir, que je constatais souvent que les papas comme les mamans dans le réduit fermé adjacent y pétaient pareillement ; que les papas quand ils pissaient, faisaient un boucan de cascade en furie et les mamans parfois un bruit de petit ruisseau timide.

Un jeudi vers midi, la proximité de ce lieu d'aisance sur un passage fréquenté, a précipité le cataclysme qui bouleversa ma vie.

Vous êtes peut-être surpris de la précision du jour de la semaine. Mais le jeudi en ces temps très reculés de ma biographie personnelle, correspondait au jour de repos des écoliers. C'était le jour où mes neveux et la nièce de mon âge débarquaient d'un village voisin avec mon grand frère très aîné et son épouse.

Un jour de fête en somme dans ma vie de fils unique au foyer où je pouvais enfin parler et jouer autrement que tout seul. Surtout avec ma nièce de trois mois mon aînée, petite maman aux cheveux longs et bouclés à l'époque. En jupe aussi ! Et dont je me foutais royalement de ce qu'il y avait dessous pour quelques minutes encore.

Quelques minutes de paix avant le chaos dans mon esprit qui survint lorsque, accidentellement, j'ouvris la porte des toilettes pour épancher une envie impérieuse.

Quelle surprise d'y découvrir ma nièce assise sur la cuvette !

Quelle admiration de constater ce qu'elle était susceptible de faire là, où jusqu'alors j'avais échoué.

Elle était capable d'effacer son sexe totalement, de le faire disparaître par une fine fente sous son pubis !

Incroyable ! Moi qui essayais en vain depuis des années de le dissimuler en roulant mon prépuce sur mon petit pénis mou. De le réduire et le faire disparaître sous un bourrelet de chair tendre.

Un tripotage innocent et pas désagréable. Mais, sans l'aide de mes doigts, aussi flasque que fût ma verge, elle repoussait la peau

soigneusement roulée pour reprendre sa place ballante entre mes jambes.

Ce n'est pas qu'il m'emmerda, le futur braquemart, mais je le trouvais, là, inesthétique.

Plus tard, les concours de longueur ou de celui qui pissera le plus loin, je n'en fus jamais adepte. Affligé plutôt de parurésie¹, une infirmité pour qui veut uriner loin et l'afficher.

Une admiration ! Vous dis-je, pour cette petite maman prodigieuse au pouvoir magique de prestidigitatrice.

Sans bague, hop ! Plus de pénis dehors, tout dans la fente !

— Comment fais-tu pour le cacher ?

Et elle de me répondre les yeux écarquillés et incrédules :

— Mais je ne fais rien !

Là, je restais dubitatif, ces créatures en jupe et cheveux longs qui profitaient de toute l'indulgence de leur père et de la douceur de leur mère, avaient nécessairement quelque chose en plus d'énorme et de caché. Je l'avais découvert et les dénégations de ma nièce n'y firent rien !

De petite maman, elle prit désormais le statut de fille. Un genre à part :

« Celles qui pouvaient cacher leur sexe tout entier dans leur ventre »

1 ParurésieLa parurésie (paruresis), urinophobie ou syndrome de la « vessie timide » est l'impossibilité ou une grande difficulté pour un individu d'uriner en présence d'autres personnes. Ce syndrome est parfois restreint aux individus éprouvant une difficulté à uriner sous contrainte du temps, lorsque d'autres personnes peuvent les observer ou les écouter, ou encore lorsqu'il s'agit de toilettes publiques. Aucune gêne n'est relevée en l'absence de ces contraintes...

Plus qu'un statut, un titre, un piédestal.

Cette découverte m'a tourmenté jusqu'à ma préadolescence. Toutes les filles étaient forcément faites pareil, les seins qui naissaient et qu'elles planquaient désormais, devenaient un nouveau mystère à percer. Des horizons merveilleux s'ouvraient à mon adolescence boutonneuse, une inquiétude aussi.

Longtemps la question de comment je pourrai aborder des créatures aussi extraordinaires, m'a hanté. Comment me marier avec ces êtres sublimes comme le fit mon père avec ma mère et tous les mâles adultes maladroits, incapables de cacher avec grâce leur dysmorphie d'entre jambes.

J'en ai gardé un grand malaise pour approcher les femmes, un respect infini envers le genre dit faible, toujours et encore. Mon admiration à leur égard, la vénération de leur corps me paralysaient, la peur de leur faire du mal, qu'elles pensent du mal de moi, me perturbaient. Les séduire avec tact, leur faire du bien plus qu'elles m'en faisaient, un principe.

Je tombais amoureux de toutes celles qui passaient dans mes bras, pour enfin ressentir la félicité originelle de mes trois ans. Faire l'amour devenait un refuge de tendresse comme de volupté partagée avec ces merveilleux êtres féminins, enfin conquis.

De telles exigences ont considérablement réduit le champ de mes possibles en amour, la fréquence des rencontres, comme les jubilatoires plans culs.

La pensée même que les femmes soient cruelles parfois me dérangeait. Ce n'était pas une valeur de femme, me semblait-il. Ma touchante naïveté à cet égard fut une source de douloureux chagrins.

Car évidemment si... Elles pouvaient... Être cruelles...

Je ne l'ai su que bien plus tard, ce qui n'a en rien changé ma passion pour celles qui m'ont fait souffrir. Toutes, aimantes ou frivoles, avaient quelque chose en plus, c'était ainsi, ancré dans ma pensée.

Toutes pardonnées !

Bien plus loin dans ma vie, lors de ma deuxième année de médecine, en étudiant l'anatomie, j'ai constaté la justesse de mon intuition puérile. Si les femmes ne cachent pas leur sexe parce qu'interne, il est énorme en comparaison des breloques flasques qui pendent entre nos jambes, le phallus ridicule comparé à l'utérus gravide.

Les femmes avaient donc bien un truc en plus, un truc caché dans leur ventre. Un sexe géant et sublime !

Ainsi s'achève cette auto proto biographie.

Après, du touche pipi au premier flirt, de la première fois au premier chagrin d'amour, de mes enfants à mon premier petit-fils. Sans destin unique et distinguable de celui des autres. Je vis une vie pareille au commun des mortels.

Une existence non biographiable, sous peine de plagiat.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue](#)
[« Littérature générale »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>